



# ANTOINE DE CAUNES

**C'EST BON  
MAIS  
C'EST CHAUD !**





C'est bon mais c'est chaud



ANTOINE  
DE CAUNES

C'est bon  
mais c'est chaud



© 1986 Antoine de Caunes  
Publié pour la première fois en 1990 au Fleuve Noir  
© Éditions J'ai lu, 2014

*Pour Agnès*





## Avertissement au lecteur

J'ai rencontré Sam Murchison dans un bar new-yorkais, à la fin des années 70, par le plus grand des hasards. Le fait est que j'étais tranquillement assis au comptoir, à éplucher les pages sportives du *New York Post*, en sirotant un whisky, quand ce type-là vint s'installer à côté de moi, en commandant le même alcool et en dépliant le même journal à la même page. La coïncidence me fit sourire, et lui, quand il s'aperçut du motif de mon amusement, il lança une plaisanterie à propos du plaisir ultime qui résulte des intérêts conjugués pour la gnôle et le sport.

Nous enchaînâmes sur cette base une conversation passionnante qui, au fil des mots, puis des années, se transforma peu à peu en une solide et fidèle amitié.

Et croyez-moi, je n'emploie pas le mot à la légère. Sam, comme moi, ne l'utilisons que rarement pour ne pas en altérer la valeur profonde.

Alors qu'à chacun de mes passages à New York nous nous retrouvions régulièrement au même endroit, il commença à me raconter dans le détail certaines de ses aventures. J'écoutai, des nuits entières, fasciné par ses histoires plus abracadabrantes les unes que les autres, jusqu'au jour où

je lui suggérai de les transcrire et de les faire publier, sous son contrôle total, bien entendu. Il fut longtemps réticent, jusqu'au jour où il finit par accepter ma proposition en se persuadant que, quitte à faire perdre du temps aux gens, autant que ce soit avec ce genre de bouquin plutôt qu'avec – pour le citer – « n'importe quel essai sur l'avenir de la monogamie, la crise de la quarantaine chez les cadres moyens, ou je ne sais quelle connerie du même tonneau ».

À partir de ce jour-là, je m'attachai donc à noter, de manière presque maniaque, ses moindres mots jusqu'à l'énumération qu'il se complaît perpétuellement à faire de tout ce qu'il boit, mange ou revêt.

Comme la première transcription de ses récits fut faite en américain, j'eus, par la suite (et ce fut le plus difficile) à transposer dans notre langue tout le côté fleuri et pittoresque de celle de Sam.

Le résultat, à cet égard, est presque parfait.

Ceci expliquant cela, notre amitié s'est consolidée avec le temps tout en nous laissant préserver nos différences.

Si je ne suis pas Sam Murchison, je peux cependant avouer que je suis très fier de la confiance qu'il m'a accordée, et que j'ai le sentiment de n'avoir pas trahie.

Antoine de Caunes

*If it's funny, it's a joke,  
If it's not funny, it's a story<sup>1</sup>.*

---

1. Si c'est drôle, c'est une plaisanterie,  
Si c'est pas drôle, c'est une histoire.  
(Proverbe traditionnel texan.) (*N.d.T.*)



# 1

Ce matin-là, en me levant, j'avais pas mal aux dents. En fait j'avais mal nulle part, mais je me sentais par contre horriblement gêné par la présence sournoise de tubes en plomb qui traversaient mon crâne de part en part avec une cruauté inouïe. Un peu comme si une troupe de bulldozers s'était amusée, pendant mon sommeil, à poser des pipelines de la Trans-Amazone pour relier mon oreille droite à ma carotide gauche, et retour. Du côté du foie, pas de doute, ça valait aussi le détour. J'avais tout simplement l'impression qu'un peloton de marines avait passé sa nuit à le prendre pour cible. J'étais pourtant certain d'être toujours vivant, mais je peux vous assurer que toutes les balles avaient fait mouche. En un mot je payais – tant il est vrai qu'ici-bas tout se paie – les 127,5 cl de whisky carte noire engloutis la veille avec mon copain Joe.

Rien de bien exceptionnel, il faut en convenir. Mais ce genre de réveil vous fait comprendre que vous n'avez plus vingt ans, et que la note sera de plus en plus salée. D'autant plus qu'un soleil, en pleine forme, lui, s'amusait avec mes stores vénitiens, et m'envoyait des petites décharges de deux mille watts qui tapaient précisément dans mon œil gauche, le plus injecté.

Privé, à New York, c'est une profession qui a son charme. Chaque nouvelle journée apporte son lot de petites aventures. Ça permet de côtoyer des spécimens assez intéressants de l'espèce dont vous et moi – surtout vous d'ailleurs – faisons partie. Ça peut même à la limite vous faire voyager par-ci par-là, mais ne comptez pas dessus pour mettre de côté le pécule qui vous permettra de financer un deuxième building Chrysler. Je ne veux pas dire que les privés soient tous des miséreux qui font la manche le dimanche, mais enfin, prenez mon bureau par exemple. Bien situé, plein sud, au quatorzième étage d'un immeuble, presque au coin de la 45<sup>e</sup> et de Broadway. J'ai une jolie plaque, avec lettres dorées sur porte vitrée, deux bureaux avec air conditionné et même un coin douche. Mais côté insonorisation, c'est pas ça. Remarquez, on s'y fait. Il arrive fatalement un moment où les sirènes, le murmure continu du trafic, voire même les coups de butoir du chantier de l'immeuble voisin finissent par se fondre dans un ronronnement berceur. Suffit d'être plutôt de bonne humeur. Mais ce jour-là, vous m'avez compris, j'étais pas de bonne humeur.

Je me laissai couler du canapé comme on se débarrasse du trop-plein d'huile dans une boîte de sardines et me dirigeai, dans un état absolument général, vers l'eau salvatrice de la douche. Je perçus en chemin le cliquetis rassurant de la Remington de Belinda. Belinda, c'est ma secrétaire. Je l'emploie depuis sept ans, et je dois dire qu'elle est irréprochable. Pas foncièrement belle ; pas foncièrement moche non plus, elle a toujours fait preuve d'un dévouement proche de l'abnégation qui devrait caractériser toute femme normalement constituée, je veux dire dans un monde

idéal bien sûr. Si Belinda était déjà là, à tapoter son clavier, c'est qu'il était 10 heures passées. Pas beaucoup plus, puisqu'elle n'aurait pas manqué de me réveiller avant 11 heures. J'opérai un savant détour sur l'aiguillage B4, devant mon bureau, pour entrebâiller la porte du sien, et râler, d'une voix d'outre-tombe :

— Faites chauffer le café.

— Bonjour, Sam, me répondit-elle d'une voix chantante, j'espère que vous avez bien dormi.

— Certains appellent ça agoniser, lui glissai-je, à moitié goguenard.

Je refermai la porte avec plus de précautions qu'un artificier désamorçant une charge de TNT, repris l'embranchement B4 en sens inverse, et me dirigeai, résolument cette fois, vers la salle d'eau. J'écrasai une famille complète de cafards en me déshabillant, réglai le jet sur puissance atomique, et m'immergeai d'un seul coup sous des avalanches d'eau glacée. Ça surprend, on peut pas le nier, mais j'ai encore rien trouvé de mieux question coup de fouet. En l'espace de quelques minutes, j'avais oublié les mauvais souvenirs de la veille, et retrouvé l'entrain et le dynamisme qui sont une partie importante de ma légende.

Sitôt sec, j'attrapai une chemise propre et fraîche, encore dans l'emballage du Tonkin'pressing, renfilai mon somptueux costume noir, ajustai mes pompes, et me versai direct un whisky tassé, le remède idéal contre la gueule de bois, n'importe quel toubib digne de ce nom vous le confirmera. Je me fixai dans les reins mon copain secouriste, un classique 357 Magnum Smith & Wesson, peut-être encombrant dans la vie de tous les jours, mais indispensable dès qu'un rhinocéros vous charge, ce qui, curieusement, m'arrive assez souvent. Un petit

aller-retour de rasoir électrique pour peaufiner le détail, et je me retrouvai aussi brillant qu'avant ma dernière rencontre avec ce bon vieux Joe.

Une tasse de café noir fumant m'attendait à côté de Belinda, et j'en avalai directement la moitié pour vérifier le blindage de ma gorge. Il avait tenu bon.

— Ça c'est du café, ma petite Belinda, déclarai-je péremptoire.

— On ne peut rien vous cacher, Sam, me lança-t-elle en souriant. J'aurai plein de nouvelles pour vous, quand vous serez revenu parmi nous.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Un peu des deux. Disons un mélange équilibré, pour aujourd'hui.

— Je suis tout ouïe, l'encourageai-je, en engloutissant encore deux litres de café.

— Claire Hopkins a téléphoné à propos des notes de frais concernant la filature de son mari. Elle était absolument scandalisée que vous ayez osé compter dans vos déplacements un ticket de drive-in dans le New Jersey. Elle prétend qu'elle ne vous avait pas engagé pour aller au cinéma et que vous auriez pu aussi bien attendre son mari devant la sortie.

— Rassurez-la. Son julot ne trompait que son ennui, c'était un très bon film. Ç'aurait été un sacrilège de grimper la jolie blonde qui l'accompagnait en regardant *Dirty Harry*<sup>1</sup>.

— Sam ! Vous savez que j'ai horreur de la grossièreté.

---

1. *Dirty Harry* de Don Siegel, 1971. (N.d.T.)



— C'est un des rares luxes qui me restent, ma poulette.

— Le sergent Muldaur, du commissariat de la 32<sup>e</sup>, aimerait vous parler d'un souteneur de l'East Village, Fabio Martini, dont on a découvert le cadavre il y a deux jours. Il sait bien que vous ne fréquentez pas ce genre d'individus, dit-il, mais il a été très étonné de retrouver vos balles favorites, les Hollow Point, mélangées à des Metal Piercing, si je ne m'abuse, dans l'estomac et la rate de Martini. Il se demande si, par hasard, vous n'auriez pas eu une altercation avec ce monsieur.

— Dites à Stan que je n'étais pas du côté de St. Marks Place avant-hier soir à 9 h 45.

— Mais comment savez-vous que... ?

— Je sais tout, Belinda. On me paie parfois pour ça. Quoi d'autre ?

— Le percepteur du centre des impôts de la ville affirme que vous lui avez bien envoyé le coupon du règlement des taxes locales des six derniers mois, mais que vous avez omis de mettre le chèque dans l'enveloppe.

— Encore ? Ça devient une habitude. J'étais pourtant bien sûr de...

— Sam... vous n'avez même pas fait le chèque...

— N'oubliez pas de m'y faire penser à l'occasion, Belinda. Vous n'aviez pas parlé de bonnes nouvelles ?

— J'y arrive presque. Juste un détail. Jack d'Annunzio, le patron du Lone Star Café où vous avez passé une partie de la nuit dernière, estime à 120 dollars le prix du miroir sur lequel votre ami Joe et vous vous êtes amusés à un concours de lancer de bouteilles. Il accepte de ne pas facturer les bouteilles, puisqu'elles étaient vides.

— Parce que le miroir était plein, lui ??? 120 dollars !? Il va faire installer l'électricité pour ce prix-là. Dites-lui que je passerai le voir.

— J'ai bien l'impression qu'il ne brûle pas des cierges en espérant votre retour, Sam.

— Si on passait aux mauvaises nouvelles, ricanai-je.

— Un certain Glenn Belmont, industriel de Miami, est de passage à New York. Il a entendu parler de vous à l'occasion de l'affaire Guilbert<sup>1</sup>. Sa fille n'a pas donné de nouvelles depuis une quinzaine de jours. Il devait la retrouver à Manhattan, mais le numéro de téléphone qu'elle lui a laissé n'est pas attribué. Il voudrait que vous passiez le voir à son hôtel à 6 h 30.

— O.K. Vous pouvez confirmer. Quel hôtel ?

— Plaza.

— C'est tout ?

— C'est tout, Sam.

Je notai nom et adresse, me versai une nouvelle tasse de café, et retournai à mon bureau, avec un petit salut reconnaissant à Belinda. Après avoir ouvert les stores pour laisser passer un peu plus de lumière, je jetai un coup d'œil à la rue, en feignant d'ignorer les coups de masse venant d'à côté, et j'allumai ma dernière Winston. J'ai toujours eu un don pour les actions simultanées. Quatorze étages plus bas, c'était le cirque habituel. Un fourmillement de tordus apparemment tous pressés. Les uns marchaient rapidement, d'autres couraient même, pendant que d'autres encore regardaient, hagards, les premiers et les seconds marcher et courir. Beaucoup de circulation, des

---

1. Cf. *Un bourbon, petite fille ?*, aux Éditions Fleuve Noir.

milliers de voitures jouant aux montagnes russes sur les chaussées défoncées. Quelques jets de vapeur, ici et là, venant des systèmes d'aération souterrains, enfin rien de spécial.

J'avais à peu près refait surface. Ma dernière enquête était close depuis l'avant-veille, et une nouvelle affaire se pointait à l'horizon pour le soir même. Je n'avais rien d'autre à faire que tuer la petite dizaine d'heures me séparant du rendez-vous. Et tuer le temps, à New York, quand on a trente-huit ans, qu'on est plutôt beau gosse avec presque toutes ses dents (il n'y a pas que les miroirs qui se cassent dans les bars) et qu'on est né avec le sens de la répartie, croyez-moi, j'ai déjà eu à résoudre des trucs plus difficiles.

Je commençai par passer un coup de fil à Joe pour lui faire partager l'optimisme de cette belle journée.

## 2

Joe Mangelson et moi, on est pour ainsi dire frères. Et le fait que je m'appelle Murchison n'y change rien. On s'est connus en plein bourbier vietnamien, sur la fin de l'hiver 68. Nous appartenions tous les deux au 26<sup>e</sup> Marine, en poste à Khe Sahn, une sorte de plaque chauffante pilonnée en permanence par les canons rouges, russes et chinois camouflés de l'autre côté de la frontière laotienne, à une dizaine de kilomètres. Le genre d'endroit où vous réfléchissez à deux fois avant de dormir, ne serait-ce que d'un œil, car rien ne vous garantit que vous pourrez rouvrir les deux, si toutefois vous vous réveillez. Enfin c'était la guerre, une guerre pourrie et sournoise, on a dû vous en parler ailleurs. Et depuis que cette connerie a été inventée, j'ai jamais entendu dire que ça ait laissé des souvenirs sur mesure pour faire swinguer les thés dansants.

Entre les salves d'obus et les décharges de fusils automatiques, Joe et moi, on s'était découvert des tas de points communs. Le football américain, le base-ball, les filles, la bière, et la chouette musique comme Presley, Buddy Holly ou la Tamla Motown. Khe Sahn, on s'en était sortis. Pas très beaux à voir – j'avais une sale blessure au ventre, après un corps à corps en pleine jungle, et le dos de Joe était

constellé d'éclats de ferraille microscopiques – mais vivants. Ce qui, on dira ce qu'on voudra, est essentiel. Et puis la vie civile avait repris ses droits. Joe s'était orienté vers une organisation de Trafics en Tous Genres, à la limite de la légalité mais de l'autre côté, pendant que moi j'ouvrais mon agence après un séjour très décevant au commissariat de Hunts Point, dans le Bronx, à titre d'inspecteur assermenté. Question travail d'équipe et esprit de corps, j'avais donné, face aux communistes. De retour au pays, je découvrais que j'avais besoin de travailler seul, sans me faire taper sur les doigts à tout bout de champ pour avoir un peu trop démoli n'importe quel petit braqueur.

Joe et moi, on était donc pour ainsi dire chacun d'un côté de la barrière, mais notre amitié avait naturellement délimité nos territoires respectifs. Depuis douze ans, on n'avait jamais eu la moindre embrouille côté business, ni d'ailleurs d'aucun autre côté. Il s'était officiellement rangé avec une petite mignonne prénommée Ruth, et j'avais conservé mon statut de célibataire, le seul envisageable pour un type comme moi.

Quand je fis son numéro, je savais que c'était elle qui allait décrocher. Ce fut le cas.

— Sam Murchison, se mit-elle à vociférer, combien de fois devrai-je vous le dire ? Je ne veux plus que vous me renvoyiez Joe à la maison dans cet état. Savez-vous ce qu'a fait cet imbécile ? Il a essayé de rentrer DANS la cuisine avec sa Buick, à 5 heures du matin, avant d'aller finir sa nuit contre la chaudière, en lui parlant comme si c'était moi. Il voulait même la...

— Il a osé vous comparer à une chaudière ! À votre place, je prendrais plutôt ça comme un compliment, Ruth adorée.

— En hiver peut-être, dit-elle sans comprendre, au printemps c'est moins agréable. Joe m'a juré, il y a exactement une semaine, qu'il ne boirait plus entre les repas. Et dès qu'il vous revoit, il rentre saoul comme un âne.

— C'est vrai qu'on est restés très longtemps à table. Le service est de plus en plus lent au Durango.

— En tout cas, il dort. À moins que ce ne soit un coma. Et vous allez me faire le plaisir de le laisser tranquille un bon moment.

— Je voulais simplement prendre de ses nouvelles, Ruth !

— Il va très mal, merci, me soutint-elle d'un ton précisément soutenu en me raccrochant au nez.

C'est vrai que je me souciais un peu de son retour, la nuit dernière, en le voyant partir vers le pont de Brooklyn pour rejoindre son pavillon de Sheepshead Bay. Mais il était arrivé à bon port, c'était le principal, et il me suffisait de l'appeler à son bureau dans l'après-midi pour éviter les foudres de sa susceptible moitié. Ruth est une fille épatante quand elle est de bonne humeur, ce qui lui arrive la veille de Noël et le jour de leur départ en vacances. Mais après tout, chacun choisit boulet à son pied. Si j'étais copain avec Joe, ça ne voulait pas dire que j'étais condamné à tricoter des gilets sans manches avec sa femme après nos pique-niques du week-end.

En cherchant une cigarette, je me souvins que mon paquet avait rendu l'âme quelques minutes plus tôt. Je décidai de descendre m'approvisionner et me remplir l'estomac par la même occasion. Je rentrai dans le premier Howard Johnson venu en sortant de Times Square, et commandai deux paires d'œufs au plat, le côté ensoleillé sur le dessus,

quelques tranches de bacon grillé, une assiette de patates sautées, deux crêpes à la confiture de myrtilles, un double jus d'orange et encore quelques litres de café. Pendant qu'une séduisante serveuse transmettait mes désirs, à défaut des siens, je fis tomber quelques paquets de Winston du distributeur, et m'offris royalement le *New York Post* du jour. La une présentait le corps un peu disloqué d'une pin-up que son petit ami photographe avait cru bon de faire sortir par la fenêtre d'un studio, au neuvième étage, ce qui est très souvent mortel. Ça l'avait été, une fois de plus. Je passai directement à la page des sports pour découvrir la victoire des Dodgers sur les Pittsburgh Pirates. Voilà une journée qui commençait bien. Le ventre plein, je décidai de remonter à pied jusqu'à Central Park, en flânant. Je m'offris encore un ou deux donuts, vanille et chocolat, commençai à me sentir absolument mieux, et je finis par atterrir aux limites du Park. Je choisis un banc aussi solitaire que moi pour m'y vautrer, sous le tiède soleil de ce mois d'avril. Je n'avais pas encore eu le temps de mettre en marche ma boîte à magnétisme qu'une pulpeuse créature venait se poser à ma gauche avec une sorte d'animal tenu en laisse, beaucoup trop petit pour être un ours, et beaucoup trop gros pour être un castor. En plus, ça couinait méchamment.

La boule de poils jouait convulsivement à la toupie pour s'attraper la queue, si queue il y avait.

— Va bientôt falloir lui changer les piles, plaisantai-je, il tourne en rond.

Sa proprio me toisa d'un œil indolent de la tête aux pieds et, sans doute émue par mon physique d'où rayonnait un sourire fatidique, elle sembla se décontracter.

— J'ai horreur de ce petit monstre, avoua-t-elle. Mais c'est un cadeau de Jimmy, et il a cru me faire plaisir en me l'offrant.

— Jimmy est un homme de goût, lui dis-je en dégageant assez brusquement mon tibia que le « petit monstre » commençait à prendre pour une femelle. Tout du moins en ce qui vous concerne.

— Je vous remercie.

— Tout le plaisir est pour moi. Murchison. Sam Murchison.

— Bonjour, je suis Pamela Greenwood.

T'es surtout pas mal du tout, ma jolie, eus-je envie de lui glisser. Mais je me retins. Elle fleurait bon son Texas du dimanche. Je lui demandai si elle était de passage à New York.

— Oui, malheureusement. Nous sommes descendus au Stanhope, un excellent hôtel. Vous le connaissez ?

— Bien sûr, mentis-je. Mais on m'a dit que la cuisine y était déplorable.

— Ah bon ! Et pourquoi donc ?

— Ceux qui y ont goûté ne sont plus là pour le dire, mais par contre on pourrait peut-être y déposer Sultan. Je suis sûr qu'ils sauraient quoi en faire. Et ça nous permettrait d'aller visiter les chambres. Elles ont excellente réputation, en revanche.

Ça n'eut pas l'air de l'effaroucher.

— Ce serait avec plaisir, monsieur Murchison...

— Mur-chi-son. Murchison.

— Pardon, mais Jimmy m'attend, et de plus, il est très jaloux.

— Ça tombe bien, Pamela, je ne suis pas du tout possessif.



Enfin bref, ça ne pouvait pas se faire. J'eus envie de la culbuter immédiatement sur l'herbe, derrière le banc, mais douze millions de témoins n'attendaient que ça pour abîmer mon image de marque.

À défaut de la fille, je me retirai du banc en la saluant.

— La vie est mal foutue, Pamela. Le hasard nous unit, le hasard nous sépare. À bientôt peut-être.

— Peut-être, me confirma-t-elle, avec un sourire rien moins fatidique que le mien.

Là-dessus, je quittai Sultan, sa propriétaire et le banc, tous trois en émoi, surtout la deuxième. Avec un petit bleu au cœur, un chatouillis sous le nombril, et un sentiment d'inachevé, comme les grands artistes.

J'entrai dans une cabine téléphonique et appelai Joe à son bureau. Il m'apprit que j'étais maudit chez lui et que Ruth avait placardé une vieille photo du Viêt-nam pour s'entraîner aux fléchettes.

Je le prévins que nous aurions à partager la facture du miroir – quel miroir ? osa-t-il demander – et qu'il faudrait qu'on se fasse une petite virée un de ces soirs.

— Laisse la lave refroidir, m'implora-t-il.

Je l'avertis qu'il aurait bientôt de mes nouvelles, ce qui ne le surprit pas, et repris ma promenade du côté du Park. Je rentrai dans un cinéma de la 57<sup>e</sup>, au moment où douze mille Apaches faisaient la danse de la mort autour d'une belle blonde au brushing impeccable, et m'assoupis rapidement malgré les déluges de coups de feu.

J'ouvris un œil au moment où les mêmes douze mille sauvages poussaient à l'unisson leur cri de guerre, et regardai ma montre. 6 h 10. J'avais





10708

*Composition*  
PCA à Rezé

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*Par NOVOPRINT SLK*  
*le 26 février 2014*

Dépôt légal : février 2014  
EAN 9782290088555  
L21EPNN000273N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*